Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

Le guetteur

Paul Bélanger

Volume 42, numéro 4 (250), novembre 2000

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/32698ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Bélanger, P. (2000). Le guetteur. *Liberté*, 42(4), 104–109.

Le guetteur

Paul Bélanger

Le poète est témoin, mais doit-on mettre un « t » majuscule ? En incluant son histoire dans celle de l'autre, il étend sa volonté de durer. Après tout, comme l'écrivait Pessoa, nous savons que le voyage, ce sont les voyageurs eux-mêmes. Tout est perçu par la fenêtre des yeux.

*À Auschwitz, le silence
était l'enfer ; le soleil n'était pas
le soleil, je vous jure, ne brillait pas
devant mes yeux, ce rouge
ce noir à l'horizon n'était pas
la vie, mais la destruction
de la vie*

Ces mots sont de Christa T., rescapée des camps, trouvés dans un poème récent d'Hélène Dorion. Mots compris en toutes langues.

L'intuition poétique, véritable science exacte de la sensation, concilie les contraires dans une sorte de contraction révélatrice. Et le poème n'a aucune utilité en soi. C'est son lieu fondateur, son horizon. Cette tension féconde, toute langue la contient. Le poème n'éluide pas la souffrance de Dresde ou d'Auschwitz (peut-

être même doit-on apprendre à aimer écrire Auschwitz), pas plus que la brûlure d'aimer. Toutefois, la parole qui en redonne l'expérience, témoigne d'une possibilité humaine. Comme si une conscience se projetait dans le temps et l'espace. La fureur des ruines, le poème l'affronte encore, se heurtant, chaque fois, à son point aphone. Quoiqu'il en soit, ce combat contre la mort, le poème l'assume, et garde l'espoir de la surmonter. L'histoire du poète se confond avec son langage. Paroles désuètes aux siècles futurs, sauf les rares qui transcendent leur temps (temps et langues confondus).

ooo

Je lisais *Le monde, le sans-monde*, de William Bronk¹. Je me demandais comment traduire, dans un commentaire qui n'en soit pas un, cette expérience poétique qui atteint le lecteur traversant ces poèmes d'un curieux vertige. *The world, the wordless*. Présence au monde d'un absent, d'un consentement et d'une quête tendue par l'appel de la vérité, non parce qu'elle constitue une fin, mais parce qu'elle propose une direction, un mouvement. Présence au moindre détail du monde, c'est-à-dire que l'on s'engage dans l'acte de comprendre.

*N'est-il pas vrai pourtant, peut-on demander / -, à qui ?
- à tout le monde ou presque ce que / tout cela signifie ?
Demander, cependant, n'est pas attendre de réponse...*

Comprendre, aimer, espérer. Mais d'un espoir sceptique.

Le monde s'ordonne ainsi, désormais. À partir de l'existence même du poète et par le prisme du poème. C'est dans son existence même que se fonde l'espace et la durée. Lieu ouvert, intérieur. Je suis devant une poésie de l'existence. Le poème entre dans la matière du monde et en traduit tous les signes, attentif au déploiement de l'image et de l'idée. La narration lui donne son amplitude.

¹ Circé, 1994.

Brutale négation du monde qui étend le poème jusqu'au non-sens.

we are so little discernable as such

Un grain de lumière passe sur une chaise et se dissémine en pensée, en son image-monde. Ici, on ne fait pas que regarder le monde. On y guette des signaux inattendus. La parole ne réinvente le monde que détachée de lui. Tel serait le mouvement de la non action.

« Féride, même dans le froid (...) d'un printemps hivernal. » Une ligne verticale descend au cœur de l'être, tout en avançant dans le paysage. Le souffle frémit, se heurtant à la chaleur. Mais le monde ne tient pas dans un portrait, et le poème dessine plutôt le trajet d'une présence, d'une pensée et d'une vision attachées à l'expérience du monde concret, ou plutôt du monde vu par la transformation du poème. Vrai, que pour le poème qui résonne dans l'autre, l'image et l'idée émergent comme du langage lui-même.

Le monde renaît dans le poème par une opération alchimique. Il prend corps et densité dans le langage. Paysage même de la poésie qui pense (mais y a-t-il une poésie qui ne pense pas ?) en image, comme l'écrivait Pavese, en image-sens, dont l'unité élémentaire est le mot.

Au-delà du cliché de l'américanité, je sens aussi un esprit continental américain dans la poésie de Bronk. Non par ce que l'on a entendu, à propos d'un eldorado ou d'un espace trop vaste pour être habité. Car enfin, n'oublions pas que l'Amérique fut d'abord un exil, une chute puis une ruine. Quelque chose se casse, et les poèmes narratifs de Bronk sont révélateurs d'un lieu intérieur, ouvert. L'intimité du vertige, en somme. Il ne cherche pas à conquérir l'espace, mais à gagner sur lui-même. Il raconte le rapport mélancolique d'une rupture, d'une conscience qui veut rester liée au monde. Le poème est un pont, le lieu privilégié d'un rapport au temps et à l'espace.

The shapes of space share less of this distrust.

Espace et amplitude du souffle ne sont pas la propriété exclusive du lyrisme. Et toute vie se déploie jusqu'à sa cassure, refusant de partir, cherchant l'heure vraie où la révélation du monde suspend le temps.

How strange that after all it rarely space / but time we cling to, unwilling it to let it go.» (Qu'il est étrange que ce soit rarement à l'espace / mais au temps qu'on s'accroche, décidés de ne pas s'en aller.)

Si peu qu'on entre dans l'immédiateté de la parole, c'est la présence du monde qui parle, à l'envers, dans un creux du temps qui ressemble étrangement à la vie, mais transformée par les mots. Immédiateté d'une parole à travers laquelle se perpétue l'expérience de la vision.

Rien n'est plus piégé, aujourd'hui, que l'idée selon laquelle la poésie devrait, soit s'attarder à l'observation des petites choses du réel, de la domesticité, poème documentaire, soit battre le fer de la révolte en transgressant, dit-on, la langue. Dans le premier cas, on croit la poésie plus vraie, dans le second, on ne considère que la révolte. Or, si les objets ne s'élèvent pas dans l'échelle des valeurs, ou si la révolte s'aliène au message, aucun progrès ne sera accompli dans l'ordre de la poésie. Une langue bouge par l'intérieur, lieu même de l'expérience du monde pour le poème. La vision seule engendre la connaissance, et elle ne va pas sans une certaine ignorance.

ooo

Chez Bronk, la voix apparemment tranquille perce le jour pour en extraire la substance ; chez Christa T-Hélène Dorion, elle est constat lumineux d'une tragédie qui n'est pas étrangère à Bronk. Le bateau des vies laisse un sillage scintillant et opaque. Cependant, la subversion tranquille du langage, sa vibration interne, engage à une élévation contre la tyrannie de la matière ou de l'idée prêt-à-porter.

Bien sûr, la forme exige que l'on soit cohérent, non pas seulement logique, ce qui laisserait la poésie en pâture au premier logicien venu. Mais c'est peu dire que la forme conduit à la métaphysique.

Je ne crois pas savoir bientôt la raison pour laquelle Christa T. et W. Bronk cohabitent, ici. Il me semble seulement que je suis interpellé par l'un et par l'autre. L'une et l'autre appelant une réponse, un écho. La première parce que les récits des camps broient la conscience jusqu'au non-amour. Le second parce que le dehors devient le dedans. L'infini est aussi à l'intérieur : « ... No, we are in the stars. Not / for us ever any familiar and definite world. »

Le poème de Héléne Dorion, autre poète américaine, dans lequel se retrouvent les mots de Christa T., montre bien que la mémoire est le véritable champ voyageur. En traduisant les mots de Christa T., elle redonne la parole aux sans-voix. William Bronk plonge dans l'inévitable, et court se perdre, ou plutôt, laisse la pensée se perdre dans l'inconnu de toute parole. Car la poésie est d'abord opaque à quiconque ne se dispose pas à l'entendre.

*What I want to do is shout. Happiness? No.
Outrage? No. What I want to do is shout
because we were all wrong, because the point
was not the point, because the world, or what
we took for the world, is breaking. We were wrong
and are not right. Break! Break! We are here!
What I want to do is shout! Break! Shout!*

(Ce que je veux, c'est crier. De bonheur ? Non.
D'indignation ? Non. Ce que je veux, c'est crier,
parce que tous nous avons tort, parce que la question
n'est pas la question, parce que le monde, ou ce que
nous avons pris pour le monde, se brise, se brise. Nous
avons tort
et nous n'avons pas raison. Brisez ! Brisez ! Nous
sommes là !

Ce que je veux, c'est crier ! Brise ! Crie !

(traduit par Paol Keineg)

Merci, poètes de ce temps et d'ailleurs, d'avoir inauguré le
voyage.